

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 56 (1918)
Heft: 11

Artikel: Entre bonnes mains
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-213782>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Cependant Granjean prétend percevoir des chuchotements. Ses deux compagnons conviennent qu'il a raison : on entend comme un murmure confus de voix qui bientôt se taisent lorsque Lecoultrre heurte à l'huis, à l'aide de son bâton noueux. Il faut heurter de nouveau, car personne ne répond. « C'est à n'y rien comprendre », fait remarquer le neveu — Enfonçons la porte, conseille le sergent qui sent le besoin d'exercer ses muscles. Après avoir heurté pour la troisième fois, la porte s'ouvre cependant et l'oncle paraît sur le seuil.

« Que voulez-vous ? Qui êtes-vous ? »

— « C'est moi, votre neveu John ; je vous amène avec mon ami Dubois, le Préfet Grandjean que voilà. Nous sommes traqués par les royalistes de Pourtalès-Steiger et nous allons à la « Chaux » prévenir Girard et les patriotes. Grandjean restera ici jusqu'à ce qu'il puisse regagner l'Hôtel de Ville ; vous me répondez de lui. »

Il faut dire que l'oncle n'avait jamais caché ses opinions et qu'il passait à juste titre pour un partisan convaincu de l'ancien régime, toutefois ses relations avec Lecoultrre avaient été jusque là assez cordiales, malgré les divergences d'opinion, et le neveu n'avait pas désespéré de convaincre un jour l'oncle à la cause républicaine. Nous verrons qu'il devait peut-être se tromper.

— A l'ouïe de ces paroles qui ressemblaient à un ordre formel, les yeux du vieux ont un éclair de fureur, en même temps qu'une haine mal contenue rôde en tout lui et qu'un grondement de fauve s'étrangle en sa gorge subitement étreinte par la griffe d'une rage intense.

Précisément des « Bédouins » ont établi un poste chez lui ; ils attendent l'aurore et prennent leurs dernières dispositions pour rejoindre le gros de l'armée royaliste et marcher sur Neuchâtel.

— « Maraude » gronde-t-il, les dents serrées, puis il se dirige à l'autre bout de la pièce ; son intention est claire et nette et sa détermination se lit sur ses traits crispés ; il va donner l'éveil et livrer les trois amis aux « Bédouins ». Cependant Lecoultrre a prévenu le coup ; prompt comme l'éclair, il barre la route à son oncle et lui applique son pistolet sur la poitrine.

Si l'oncle est déterminé, le neveu ne l'est pas moins.

— « Granjean restera ici ; vous le cacherez jusqu'à demain, si non, aussi vrai que je suis votre neveu, je vous f... bas, puis je mets le feu à la maison, Vous me répondez de lui sur votre vie. »

L'ordre était préemptoire ; il n'y avait qu'à se soumettre ; aussi le vieux est-il vaincu et forcé de s'exécuter. Il fait contre fortune, bon cœur, et en maugréant, ouvre la porte d'une « cabustra » (sorte de dépense où l'on serre les provisions de cuisine dans les montagnes neuchâteloises) puis il fait signe à Granjean d'y pénétrer. Ce dernier a armé le pistolet que lui avait remis Lecoultrre, et à la première alerte il n'hésitera pas à punir le traître, s'il y a lieu.

On comprend aisément l'angoisse terrible dans laquelle se trouve Granjean, dès le moment où Dubois et Lecoultrre l'ont quitté pour continuer leur voyage sur la Chaux-de-Fonds, jusqu'au lever du soleil. Il lutte facilement contre le sommeil et, le doigt sur la détente, il prête avec anxiété l'oreille au moindre bruit.

(A suivre.)

GUBERT.

La Patrie Suisse paraît sous une nouvelle forme, imprimée suivant le nouveau procédé de l'Héliogravure, par la Société de Photogravure, à Genève. Les clichés y gagnent beaucoup en netteté et augmentent encore le caractère artistique auquel tient cette publication. Le numéro contient un portrait inédit de G. Wagnière, notre nouveau ministre à Rome — un bon Vaudois — et contient toute une série d'autres clichés intéressants : M. W. Favre, le donateur de « La Grange », les portraits de l'ancien et du nouveau rédacteur en chef de la *Tribune de Genève*, le nouveau procureur général de Neuchâtel, etc.,

A LA BÉNICHON

Patois du Pays d'Enhaut.

CHTOU dzoa pachâ, no j'an jou la bénichon. Ma fi pè chto tin dè mijère, nion l'è jou tan dzoya. Lè fémalé brutâvan dè chin ke n'avan rin dè farena blantze po lè kucholé et lè krijetè, pa prou dè chukro po lè bréchi. Tié voli vo ; l'è dinche !

Ma din le tin, lè bénichon, iran di bénichon, on pou le dre. Dutrè dzoua dévan on tiavon bi muton oubin ouna valyinta kotierla. Le koujèrè chè tyirâvan du lè lindâ di pouartè por agothâ dè la mothârda yo le vin kuè ne mankâvè pâ. Chu lè trablyâ li avè di balé rintzè dè kuchaulé doroyè, di panérâ dè krijetè et dè bréchi. On invitâvè le parin, on tzantâvè, on iré dzoya. Lè dzounè dzin formâvan la jeunesse. On chin d'alâvè in kortje dèri on bi bochon inrubanâ et avui l'ékou ke le chénia balyivè, on chè kreyè pâ rin. On terivè lè filyé, on danhyivè noutröhè danthè ; lè j'anhan chintan lou pioté pekotâ et ch'jerdyâvan acheinbâ n'in fêre ouna.

Ora, rin mé dè chin ; to l'è tzanji. Lè dzounè dzin chin van rodâ a drète et à gautze ; on vè kotiè j'echtafie avui lou gandoulé danhyi di danthè kelè j'anhan ne kognechon pâ ; chè touâjón, che malyon : on derè ke l'an prè ouna pourdz ke lè rèbulyè poutamin, pindin ke kotiè piano électrique dzuyè dè la mujika inradja.

Ly a dza grantin dè chin, Luvi ou krotu yrè karbatié pè Velâ lè Moatâ. Chi li, chi la Jâbè cha fêna, ouna granta chukraye, n'avan pâ tru dè konhyinthe et lou faji pâ gro dè batchi lou vin. On dévelené dè bénichon, dou j'nmethâ l'avan bin tan bu ke malgrâ tota l'ivuè avalaye iran chou et prè à lou fière. La Jâbè, tot épuria pache ke chon vin ne produijé pâ chovin chi l'efè, chin va tzertchi che n'omo po betâ la pé, li rakontâ la tzouâ et fournè in dejin : « Te vè, tin dâ pâ prou mèlja, l'è adi tru yo ». (Le Progrès)

Luvi dou Prâ d'amom.

A PROPOS DU TOUR DU LAC D'UN

INNOCENT

Nous avons reçu la lettre que voici :

« Genève, 10 mars 1918.

« Messieurs les rédacteurs du
Conteur Vaudois.

Je viens de lire avec plaisir, dans votre numéro du 9 courant, la chanson bien connue « La navigation sur le Léman ». Cela me rappelle mes jeunes années, et c'est vous dire qu'elle est bien antérieure aux dates que vous indiquez, soit 1855 ou 56. A mon regret, je ne me souviens pas d'autres couplets que ceux que vous nous donnez.

« Je vous adresse, ci-joint, une coupure du *Journal de Genève*, du 11 février dernier, qui vous fixera sur la date exacte de l'inauguration de la navigation à vapeur sur le lac Léman : « Le Guillaume Tell », en 1823 et le « Winkelried » en 1824.

« Comme votre correspondant, je crois la chanson en question d'origine genevoise. Elle était très connue à Genève il y a 70 à 75 ans.

« Recevez, Monsieur le rédacteur, les salutations d'un abonné.

» G. ENARD »

Les premiers vapeurs du Léman.

Voici la coupure du *Journal de Genève* dont parle notre correspondant. Elle donne, touchant les débuts de la navigation sur le Léman, des détails déjà connus, en partie, mais qu'il n'est pas sans intérêt de rappeler, puisque l'occasion s'en présente.

* * *

A l'admirable collection Bastard, qui est exposée au Molard, à Genève, on peut voir quelques curieuses gravures des premiers bateaux à vapeur du Léman.

Le *Guillaume Tell*, « établi sur le lac Léman par M. Church, consul des Etats-Unis d'Amérique en

France, construit par M. Mauriac père, de Bordeaux l'an 1823 », suscita l'étonnement des populations riveraines. Une gravure le représente promenant sur les eaux paisibles du petit lac des passages qui paraissent fort agités par la nouveauté de mode de naviguer. La cheminée, haute, mince, tenue par quatre câbles, s'orne d'une girouette fumée blanche. Sur l'avant, une sorte de dauphin crache de la vapeur. Sans doute, le sifflet ! La figure de proue termine une guibre en corbeille, qui vient s'ajuster aux flancs du navire par des « apôtrès » incurvés. Les palettes battent l'eau, qui mouve sous l'étrave. Le capitaine embouche le porte-vapeur et crie un ordre. Le *Guillaume Tell* chemine large des Pâquis. Genève, avec ses maisons qui touchent et montent vers les tours carrées de Saint-Pierre, paraît au second plan.

Il faut croire que le succès de ce premier vapeur tourna quelque peu les têtes. Le modeste *Guillaume Tell* fut suivi, en 1824, du *Winkelried*, quebott à vapeur (*sic*) construit également par M. Mauriac, de Bordeaux, « pour une société d'ktionnaires genevois et vaudois, formée, en 1824 par M. Antoine Demole ». Le *Winkelried* présente les mêmes formes de coque que son aîné. Son grément est différent. L'avant porte un beau ornement d'une pomme de pin (le style Empire régnait encore !) Un mât, fixé à deux doigts de l'étrave, gréé d'une voile carrée et d'un foc. Quatre petits voiles triangulaires, placées « en oreilles », sont sur chaque bord, complètent cette voile de tasse, qui ne servait guère qu'à compliquer la manœuvre. Un peintre s'est plus à décorer les bâbord de l'écusson de Genève accolé à l'écusson vaudois. En guise de figure de proue, un *Winkelried*, coiffé d'une sorte d'entonnoir, s'élance devant des piques ennemis. Heureusement, charpentés de la guibre retiennent dans son étreinte le valeureux guerrier, sans quoi il risquerait de tomber à l'eau, lui et sa brassée de piques, qu'il ait d'un balai de « biolles ». Sur la poupe du navire flotte un drapeau suisse dont la croix s'entoure d'une couronne d'étoiles blanches. M'est avis que ce pourrait bien être l'ancêtre de ce fameux pavillon que de graves personnalités voudraient voir bâti aux masts des navires de notre future marine suisse !

L'équipage et les passagers du *Winkelried* jadis n'y songeaient point. Ils préféraient, je pense, admirer, du pont du vapeur à l'allure romantique le paysage lentement déroulé. L. E. I.

Société littéraire. — La Société littéraire Lausanne, qui vient de se reconstituer avec des hommes fort bons et qui nous promettent des œuvres vraiment artistiques, a joué jeudi 7 mars, au Fasal, de façon très remarquable, *Jean-Marie Théuriel*, et *L'Instinct*, 3 actes de Kistmaech.

Les acteurs amateurs de la Littéraire ont été applaudis.

ENTRE BONNES MAINS

La réduction des horaires joue parfois bien vilains tours.

Quelques vieux et fidèles amis s'en étaient allés fêter un commun anniversaire dans nos bonnes auberges de banlieue. Ils étaient partis le matin. Ils avaient convenu que l'après-midi, si le temps le permettait, ils iraient, en se promenant, prendre le train à l'une des stations d'une petite ligne régionale voisine.

Nous taisons les noms pour ne mettre personne dans l'embarras. « Qui s'en sent, prend. »

Le dîner fut excellent, copieux et généralement arrosé. Au dessert, la joie était dans les cœurs. On s'attarda à table. Quand il fallut partir, l'heure était déjà avancée ; de plus il y avait bien un peu de « vent dans les voiles ». Bas-

Partons, amis, la route est large,
Bras d'sus, bras d'sous, tout ira bien !

Mais la nuit vient au galop, à cette saison. Bientôt on n'y vit plus. Sans s'expliquer ou comment, il y eut dislocation par groupes de deux, qui prirent inconsciemment chacun son côté.

Deux des joyeux dîneurs, après bien des tours, arrivèrent toutefois à la station de la petite ligne régionale où l'on avait décidé

prendre le train pour le retour. Mais celui-ci était parti depuis un quart d'heure. Et c'était le dernier.

— Tonnerre ! Quelle déveine, mon vieux ! Qu'est-ce qu'on va faire, à présent ?

— Pardi ! y a qu'une chose à faire : rentrer à pied.

— A pied !... à Lausanne ! Mais tu es fou !

— Enfin, quoi, on veut pourtant pas coucher ici. On sait ce que c'est que deux heures et demi de marche. C'est pas la mort d'un homme.

— Oué !... C'est pas rigolo, tout de même. Allons-boire toujours boire un verre, en attendant.

Ils entrent à l'auberge, commandent un demi, se versent, trinquent, sans dire mot, et d'un trait vident chacun leur verre. Puis, après un moment de silence et ayant de nouveau rempli leurs verres :

— Rentrer à pied, c'est pas tout que ça ; connais-tu bien la route ? Y fait noir comme dans un four.

— T'inquiète-pas, on s'en tirera bien.

— Enfin, connais-tu la route ?

— Je ne l'ai jamais faite, mais je te dis, ne t'inquiète pas, je veux bien te ramener à Lausanne un jour ou l'autre.

— J'entends que ces messieurs vont à Lausanne ? leur fait un consommateur assis, avec trois camarades, à la table voisine.

— Oui, monsieur. On a justement manqué le dernier train.

— Oh ! bien, nous aussi, nous rentrons à Lausanne. Nous vous guiderons. N'ayez crainte.

— Oh ! merci beaucoup ; vous êtes bien aimables. Prenez-vous un verre avec nous ?

— Non, messieurs, merci, nous ne désirons pas boire davantage.

Un moment après, nos deux compagnons se trouvaient sur la route, encadrés chacun de deux guides. On parla beaucoup, en chemin : de la guerre ; de la victoire, encore incertaine ; de la paix, si désirée ; des restrictions de tout genre dont nous pâtissons déjà et de celles dont on nous menace. Bref, en devinant, le temps passa si bien que l'on se trouva place Chauderon comme par enchantement.

— Eh bien, Messieurs, dirent les quatre guides, nous vous quittons ici. Nous sommes pensionnaires de l'Asile des aveugles et devons rentrer. Bon retour à la maison.

Nos deux compagnons n'en croyaient pas leurs yeux.

Les privilégiés. — Un brave homme rentrant chez lui un peu tard dans la nuit croise un quidam en goguette qui fait force zig-zags.

— Eh ! ben, en voilà un qui a sa « cuite ». Pour sûr, c'est un « galéteux ».

Au prix où est le vin...

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

La Bibliothèque de mon oncle

PAR

RODOLPHE TOEPFFER

Un jour viendra, et trop tôt, où plus sensé, non moins égoïste, je tiendrai ce propos devant les jeunes hommes. Et la pensée que je redoute, s'élevant dans le cerveau, s'épandra sur les fronts et ne s'arrêtera que sur leurs lèvres.

Il y a dans le cerveau beaucoup de ces pensées honteuses qui se cachent par pudeur, qui se taissent crainte de se faire honnir, qui parfois, venant à surgir hors de leur cachette, font circuler la rougeur sur les fronts honnêtes. Un jour un homme fit une battue dans son propre cerveau ; il en sonna les replis ; il chercha dessus, dessous ; il visita les plus obscurs recoins, et, de ce qu'il trouva, fit un livre, le livre des *Maximes*, miroir fidèle où l'homme se voit bien plus laid qu'il ne croyait l'être.

Le due, en cela, avait suivi la maxime de Socrate, qui exhorte l'homme à regarder dans son cerveau. Pour moi, je doute fort s'il y a beaucoup à gagner dans cette habituelle contemplation. Sur bien des choses, mieux vaut s'ignorer soi-même. Certains, à se connaître mieux, deviendraient pires. Tel voyant son champ ingrat au bon grain, prend l'idée de tirer parti des mauvaises herbes.

Aussi je ne regarde plus tant dans mon cerveau, mais ce m'est un passe-temps des plus récréatifs que de lorgner dans celui des autres. J'y applique la loupe, le microscope, et vous ne sauriez croire ce que j'y découvre de petites particularités curieuses, sans compter les grosses qui se voient à l'œil nu, et les monstruosités qui frappent à distance. Bien feu Gall, qui prétend juger du contenu par le contenant, et du goût d'une orange par ses aspérités, d'un onguent par la boîte. Moi, j'ouvre et je goûte ; j'ôte le couvercle et je flaire.

Imaginez-vous que tous les cerveaux sont faits de même ; j'entends qu'ils ont tous le même nombre de loges, contenant les mêmes germes, ainsi qu'en toute orange même nombre de pépins habitent, même nombre de loges pareillement disposées. Mais voici que bientôt, de ces germes, les uns avortent, les autres se développent outre mesure, il résulte des disproportions d'où éclatent ces différences de caractères qui font les hommes si dissemblables.

Ce qui est curieux, c'est qu'il y a de ces germes qui n'avorte jamais, qui s'alimente de rien comme de beaucoup, qui prend sa croissance l'un des premiers et décroît le dernier de tous ; si bien que celui-là mort, on peut être assuré que tout le reste de l'homme a cessé de vivre : c'est celui de la vanité. Je tiens ceci d'un visiteur de morts, lequel m'a confié que, pour sa part, il s'en tenait à ce signe, le regardant comme plus sûr que tout autre ; en sorte qu'appelé auprès d'un défunt, il s'assurait tout d'abord qu'il n'y eût plus envie aucune de paraître, aucun soin de son air, de sa pose, nul souci du regard des autres ; auquel cas, sans même tâter le pouls, il donnait son permis ; et que, pour avoir

Ceci est l'effet et la cause. C'est parce qu'ils sont poètes qu'ils éprouvent ces tourments ; c'est parce qu'ils éprouvent ces tourments qu'ils sont poètes. De cette lutte qui se fait en eux jaillit, comme l'éclair de la nue cette lumière qui nous frappe dans leurs vers ; la souffrance leur révèle les joies, les joies leur apprennent la souffrance, leurs désirs vivent à côté de leurs déceptions ; de ce riche chaos, de ces fécondes douleurs naissent leurs sublimes pages. Ainsi ce sont les vents orageux qui tirent de si doux sons de cette harpe solitaire.

Je m'étonne donc moins d'avoir ouï dire à un homme de sens qu'il vaut mieux être l'épicier du coin que le poète du monde ; Giraud, que Dante Alighieri.

Cette idée que je me fais du poète, elle est si vraie, que voyez, je vous prie, à quoi prétendent tout d'abord ceux qui aspirent à cette vocation. N'est-ce point à ce trouble, à ces peines, à ce riche chaos, si possible ? Ainsi que l'on singe la vertu par des paroles de sainteté, ils singent, eux, la poésie par des paroles de tristesse, d'angoisse, d'inéfables douleurs ; ils souffrent dans leurs vers, ils gémissent dans leurs vers, ils y traînent à vingt ans un reste éteint de vie décolorée, ils y meurent : presque tous commencent par là. Ah ! mon ami, il n'est pas si facile que tu penses, d'être triste, malheureux, affligé ; d'être tourmenté de désirs, fasciné d'extase ; de décolorer sa vie, de mourir comme Millevoye ! Ote donc ton masque, que nous voyions ta face réjouie. Pourquoi, pourquoi, mon gros camarade, ne pas suivre la nature ? Quel avantage si grand trouves-tu donc à passer pour gémissant et plaintif, pour mort et jamais enterré ?

Au reste, quand je parle de fécondes douleurs, je n'entends point dire par là que tout grand poète gémît et pleure nécessairement dans ses vers, mais, au contraire, que ses plus riantes extases recouvrent d'amers déplaisirs. Alors même qu'il nous entraîne dans un aimable Elysée, alors même qu'il peint la beauté sous ses plus célestes traits, c'est le vide de la terre qui le fait déployer son essor vers ces hauteurs fortunées : il est peintre de la santé, parce qu'il est malade ; de l'été, parce qu'il erre sur les glaces ; des eaux fraîches, parce que tout est aride ailleurs. Le malheureux goûte quelques

instants d'ivresse, et nous fait boire à sa coupe. Pour nous le nectar, pour lui la lie.

Mais voici qu'à ce propos je découvre une pensée honteuse qui se cache derrière un repli de mon cerveau : c'est la pensée que je suis bien aise, pour mes plaisirs qu'il ait existé de ces âmes souffrantes... que des infirmes aient vécu de peines durant de longues années, pour laisser quelques pages, quelques strophes qui me charment, qui m'émeuvent un instant ! Profond égoïsme du cœur, crualement du plaisir qui s'immole tout à lui-même ! Mais aussi.... Racine épicer ! Virgile détaillant !... Non je n'ai pas encore assez de sens ; sur mon crâne chenu n'ont pas passé assez d'années encore. toujours pratiqué cette recette, il était convaincu de n'avoir jamais envoyé en terre un vivant, ce que, disait-il, font souvent ses frères, lesquels s'entendent au pouls, au souffle et autres signes incomplets.

Il prétendait, ce visiteur, que ce n'est pas tant selon la condition, la richesse ou la profession, que ce bourgeois-là varie ; que, si quelque chose influe, ce serait plutôt l'âge. Dans l'enfance, il n'est pas le premier à se montrer ; dans la jeunesse, il n'est pas le plus gros ; mais, dès vingt ans, c'est un tubercule respectable et vorace, qui s'alimente de tout.

J'oublie que c'est de mon logis que je voulais parler. J'y coulais dans une paix profonde les riants loisirs ma première adolescence, vivant peu avec mon maître, plus avec moi-même, beaucoup avec Eucharis, avec Galatée, avec Estelle surtout.

Il y a un âge, un seul à la vérité, et qui dure peu, où les pastorales de M. de Florian ont un charme tout particulier ; j'étais à cet âge. Rien ne me semblait aimable comme ces jeunes bergères ; rien de naïf comme leurs phrases précieuses et leurs sentiments à l'eau de rose ; rien de champêtre, de rustique, comme leurs élégants corsages, comme leurs gentilles boulettes à rubans flottants. A peine trouvais-je aux plus jolies demoiselles de la ville la moitié de la grâce, de l'élegance, de l'esprit, du sentiment surtout, de mes chères gardeuses de mouton. Aussi leur avais-je donné mon cœur sans réserve, et ma novice imagination se chargeait de leur garder fidèle.

Enfintaines amours, premières lueurs de ce feu qui plus tard pénètre, étreint, embrase !... Que de charme, que de riant et pur éclat dans ces innocentes prémisses d'un sentiment si fécond en orages !

(A suivre.)

Par le temps de verglas. — Eh bien, madame, si vous vous cassez la jambe ou la cheville dans la rue, on vous portera chez le pharmacien.

— Eh, docteur, n'y a-t-il aucune précaution à prendre ?

— Si... ayez les pieds propres.

Grand Théâtre. — Ça y est ! Le train du succès a démarré jeudi soir, au Grand Théâtre. Il emporte, pour une longue série, sans doute, l'amusante et spirituelle revue locale de MM. Hayward et Tapie : *Bourrez-nous le crâne !* La mise en scène est très soignée ; décors — il y en a trois nouveaux — et costumes sont fort bien. Quant à l'interprétation, avec Renée Duler, irrésistible, et M. de Volguine, elle ne le cède au brio du livret. Dans les couplets, de bonne malice, pas de méchanceté. Allons, tout le monde au Théâtre. Demain, dimanche, matinée.

Kursaal. — Samedi 16, à 8 1/2 h. et dimanche 17, en matinée et soirée, à 8 1/2 h.. Music-Hall avec dix numéros de premier ordre. En tête, il faut citer : *Les Cavallini's*, Clown et Auguste, les rois du rire. *Les Lodard's*, duelistes du Théâtre des Capucines de Paris, dans leurs vieilles chansons françaises et leur Sketch.

Le spectacle se terminera par le *Maitre de Chapel*, opéra-comique en un acte, avec le concours de Mme Mary Petitdemange, M. Didès, baryton qui pourra faire apprécier sa belle voix dans ce chef-d'œuvre, et Mlle d'Hermanoy qui jouera le rôle travesti de Benetto.

Il y aura foule au Kursaal.



Julien MONNET, éditeur responsable

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS